

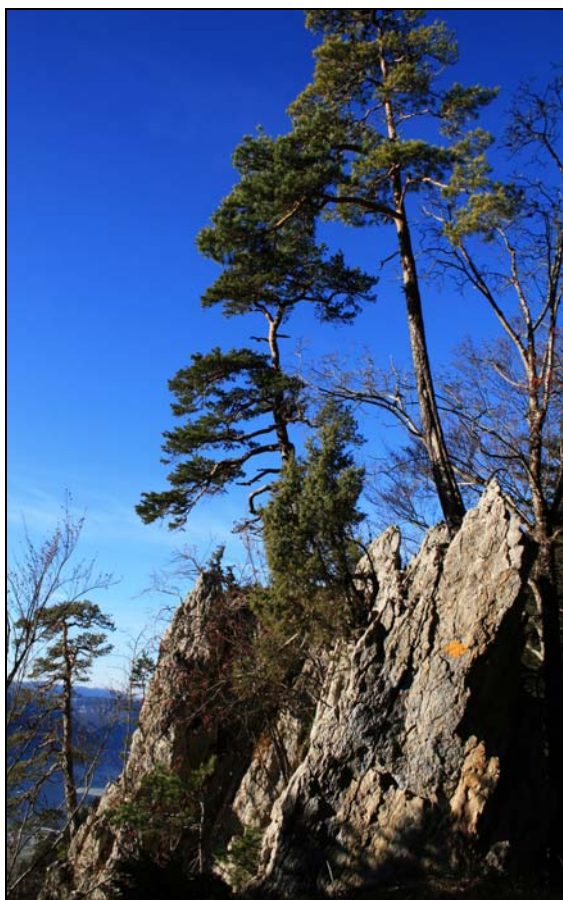


**C'est du vécu !**

## Tant qu'il y aura le *Raimeux*

par Daniel Moerlen, Alsace/France

Saisir le temps, le cueillir quand il passe, c'est tout le jeu de mes balades dans le *Jura*. Quelle que soit la saison, chaque moment de l'année m'invite à profiter du dehors sur les pentes du *Raimeux*.



Après plusieurs jours de grisaille, d'une insidieuse tristesse, j'ai voulu profiter du grand soleil d'hiver. La neige n'avait pas encore fait son apparition, mais au petit matin, le gel avait blanchi les routes. Certains espéraient que la neige tomberait pour Noël, mais jusque-là, elle n'avait pas daigné exaucer leurs vœux. La neige est la madeleine de Proust de celles et ceux qui ont plusieurs hivers en eux, lorsqu'elle fouille au creux de leur mémoire et qu'elle réveille en eux le souvenir des neiges d'antan.

J'ai pris la direction du *Grand Val*. Au fond de la vallée, le brouillard avait emprisonné la lumière. Le gel avait blanchi les routes. Décembre avait semé partout sa gelée blanche et aiguisé l'air. Tout paraissait assoupi, en attente. A *Paris*, et même dans la vallée de *Chamonix*, la brume s'était mêlée à la pollution pour tout noyer dans un épais nuage. On ne voyait plus le ciel. Les gens toussaient. Mais ici, les arbres couverts de givre, d'une blancheur éblouissante, dansant dans la brume, avaient quelque chose de merveilleux.

J'ai garé ma voiture à côté du *Temple St Martin de Grandval*. Il faisait très froid ce matin-là. Le thermomètre affichait  $-5^{\circ}\text{C}$ . Certes, nous étions au mois de décembre. L'hiver était bien là. Quand je suis sorti de ma voiture, le froid m'a fait frissonner. J'ai enfilé ma veste polaire et j'ai relevé le col. J'ai ajusté mon bonnet de laine sur mes oreilles et j'ai mis mes gants.



La *Bise* mordait. Mais peu importe l'aiglon, j'ai laissé la fenêtre de mes envies grande ouverte, car au-dessus des voiles de brume, le soleil rayonnait sans ambages. Un rapide coup d'œil en direction du *Raimeux* a suffi pour m'en convaincre. Promesse d'un jour ensoleillé. Cette perspective m'a réjoui tout en faisant oublier le froid. Là-haut, sur les premiers contreforts, une faille claire était ouverte entre la ligne noire des grands bois et le

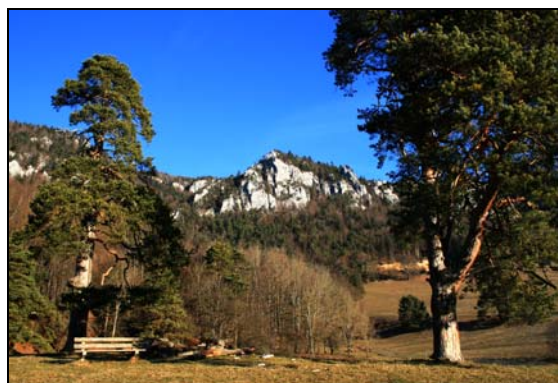


ciel. Les grands rochers biseautés se devinaient entre les voiles diaphanes. La clarté avait commencé à se répandre sur la montagne comme une eau de fontaine qui déborde d'une vasque trop pleine. L'église pointait son clocher vers le ciel.

Je me suis mis en marche dans l'air vif où meurent les miasmes dilués de l'angoisse, vidant ma tête de tous mes soucis. Je suis monté vers la lumière. J'ai croisé la camionnette jaune du facteur. Je l'ai salué d'un grand signe de la main. Un peu plus loin, j'ai passé à côté d'une fontaine entourée de glace. J'ai traversé la route pour remonter en face. J'ai passé au pied d'une grande maison en bois. Derrière les fenêtres, sur le rebord, étaient disposés de beaux bougeoirs qui annonçaient les fêtes de Noël. J'avais la sensation d'explorer l'intimité de la demeure.

J'ai suivi la petite route qui montait vers le haut du village. Des fumerolles s'échappaient en torsades des cheminées. J'ai passé au-dessus de l'école. À travers les fenêtres, j'ai entrevu à l'intérieur des salles de classe les enfants qui étaient affairés autour de leur maître. Me sont revenus des souvenirs d'école comme une vague de mémoire déferlante, un goût d'enfance. À cet âge-là, on croit que tout est fait pour durer, que rien, jamais, n'abolira le merveilleux de la vie, de l'enfance. C'est le temps où rien ne semble nous menacer, où le monde, dans la paix des saisons, n'est que soleil et lumière, sans le moindre chagrin.

Arrivé à la gare, j'ai enjambé la voie ferrée, puis j'ai bifurqué à droite. Le soleil se levait au-dessus de la cime des arbres et l'herbe gelée commençait à fumer. Après avoir franchi un "bovi-stop" destiné à empêcher le bétail de descendre dans le village, j'ai pénétré dans les *Pâturages du Droit*. Le ruban d'asphalte a alors cédé la place à une charrière. J'ai émergé dans le grand soleil, au-dessus de l'écharpe grise des brumes matinales qui s'étiraient. Une clarté divine inonda mon visage.



Je me suis retourné et j'ai regardé les nappes de brumes transparentes qui flottaient plus bas sur les prés comme une mer calme, irréaliste. La vallée finissait de s'éveiller. Elle se mettait à respirer entre les bois obscurs. Que c'est bon de boire la lumière dans ces matins de presque hiver.

Devant moi, le *Maljon* semblait défier le ciel. Au-dessus des prés penchés vers le soleil, un vaste panorama qui avait des airs d'automne dans l'hiver, s'est déployé. Les rochers se découpaient sur un ciel clair avec ampleur. Chaque arbre, chaque rocher était à sa place. Les barres rocheuses se cabraient en vagues onduleuses. Les brisants se révélaient en aplombs verticaux. Des arbrisseaux pointaient dans les interstices. Des touffes d'herbe tombaient en franges. Je connaissais toutes ces haies, tous ces prés. Je me suis fondu dans ce décor qui, au fil des années m'est devenu si familier. Deux pins sylvestres magnifiques à l'opulente ramure, semblaient régner sur les alentours. À leurs pieds, deux bancs désertés avaient des airs de rendez-vous manqué.





Lors de mes premières incursions dans ce massif, j'ai trouvé qu'il avait l'art de plaire. Au fil du temps, j'ai trouvé qu'il avait surtout l'art de ne jamais déplaire. Puisse-t-il toujours en être ainsi, car il fait partie de ces endroits, pas très loin de chez moi, qui m'ont donné le goût d'écrire.

J'ai pénétré dans la *Forêt du Droit* peuplée essentiellement de pins sylvestres, de chênes, d'érables et d'alisiers. Elle est domi-née par les rochers du même nom. Soudain, un gros bourdon rouge a fait irruption dans le ciel, tournoyant pendant quelques instants au-dessus du *Raimeux*. C'était un hélicoptère, peut-être de la *Rega* (*Garde aérienne suisse de sauvetage*). Cela m'a paru quelque peu anachronique. En tous cas, une chose était sûre, ils n'étaient pas là pour moi.



Pas après pas, lacet après lacet, j'ai gagné de la hauteur. L'effort aidant, je me suis réchauffé. J'ai fini par enlever ma veste polaire. C'était bon de mêler des heures déjà hivernales avec cette obstination curieuse de beau temps. Le chemin décrivit moult lacet. Il était recouvert d'un épais tapis de feuilles mortes, ra-

bougries, altérées. La forêt camouflait des pics brutaux. Au bord du chemin, d'importants éperons rocheux qui portaient l'empreinte du temps, se dressaient vers le ciel, dans une riante austérité très jurassienne, se détachant sur un fond de mer bleue. Ils arboraient une poésie faussement austère. Je me suis laissé gagner par l'atmosphère.

J'ai quitté la charrière pour grimper dans un étroit sentier qui partait sur la gauche. J'ai débouché dans la réserve naturelle de la superbe *Combe des Geais*, dominée par un imposant fer à cheval rocheux. Déploiement royal de parois vertigineuses. C'est le refuge du faucon pèlerin. Les baisers et le souffle de l'érosion ont façonné les imposantes falaises. À leur pied, se déploie une forêt de hêtres, d'érables sycomores, de sapins et d'ormes. J'ai profité de l'abri forestier qui s'y trouve pour faire une pause et pour consulter les panneaux didactiques.

C'est difficile de s'arracher à un tel endroit, à ce silence. Silence des pierres, silence des escarpements. Mais il me fallait poursuivre mon chemin. J'ai débouché sur une plate-forme qui dominait la *Combe des Geais*. La vue s'étendait jusqu'à l'embouchure du *Grand Val* en direction de *Moutier*. Soudain j'ai entendu palpiter vaguement dans les airs les ailes d'un grand oiseau que je n'ai pas eu le temps d'identifier.

Je suis monté par une petite sente escarpée qui se faufilait entre les arbres, en direction du *Raimeux de Grandval*. La pente se fit plus raide. J'allais d'un pas lent. Avec l'âge, on apprend la mesure. Enfant, on se rend compte qu'on grandit parce qu'à table on n'a plus de verre à moutarde. Plus tard, on se rend compte qu'on vieillit, quand le pas se fait plus lent. Les années défilent comme les pommes qui tombent dans l'herbe avec un bruit mat en automne.

Parvenu au *Pré sur Côte*, j'ai rencontré deux promeneurs accompagnés de leur chien. On ne se connaissait pas, et pourtant ils ont affiché une gentillesse spontanée. Je me suis senti honoré. Les gens



capables de cela sont le sel de la terre. Nous avons fait connaissance. Ils s'appellent *Walter* et *Monique* et habitent *Crémines*. *Walter* est chasseur. Nous avons échangé pendant quelques moments. Je leur ai fait part de mon attachement pour le *Jura*, et particulièrement pour cette vallée que j'affectionne en raison des liens d'amitié que j'ai pu y tisser au fil du temps.

Ce fut une belle rencontre comme je les aime. Elle fut franche, directe et conviviale. Ce fut un vrai moment de bonheur. Bonheur de trouver des gens qui partagent les mêmes valeurs. Je dois dire que cette région m'a habitué à ce genre de rencontres. Mes balades dans la région ont souvent été agrémentées par de telles rencontres qui se sont presque toujours soldées par de solides amitiés. Ici, les portes savent s'ouvrir. J'ai besoin de ce genre de rencontre comme certaines plantes ont besoin de lumière. Il y a des regards qui peuvent tout devenir. Ils me donnent confiance dans mon chemin d'écriture.



Nous nous sommes quittés, eux prenant la direction de la vallée, et moi celle du sommet. Je me suis remis en marche à petits pas. J'ai franchi un clédar. Un panneau fixé sur un arbre, attira mon attention: il portait des recommandations à l'attention des amateurs de vol à voile qui, vraisemblablement, doivent s'élancer vers la vallée depuis les falaises toutes proches. J'ai débouché sur la petite route qui mène au *Raimeux de Grandval*. J'ai remis ma veste polaire car une *Bise* aux dents acérées soufflait là-haut. Le som-

met du *Raimeux* ressemblait à une grande paume de main ouverte sous le vent.

J'ai aperçu au loin, des promontoires de sapins d'un vert très sombre, qui se dressaient vers le ciel comme des proues de navire.

J'ai mis le cap sur le sommet (alt. 1'302 m) et me suis installé un peu en contrebas du *Signal* qui empalait la *Bise*. J'ai posé mon séant sur un rocher plat, à l'abri du vent. Au-dessus de ma tête, un vénérable sapin déployait ses grandes branches. J'ai sorti ma thermos et mon casse-croûte. J'ai siroté ma tisane brûlante additionnée de miel, et j'ai mâché avec lenteur les aliments, appréciant le goût du lard et du fromage.

Tout en mangeant, j'ai admiré au loin les *Alpes bernoises* qui émergeaient au-dessus des forêts de sapins et dont la silhouette bleue tranchait avec le vert sombre. Au bout de l'horizon qui s'ouvrait entre les créneaux des crêtes, les feux du jour avaient allumé les sommets enneigés dans leur beauté suprême. Je les ai regardés briller dans leur calme éternel. Massifs, chaînes, aiguilles, s'étaient dans un gigantisme inébranlable.



La neige et l'azur se disputaient le soleil paisible. C'était bon de boire cette douceur d'aquarelle d'un décor vaste et simple à l'ampleur soyeuse. J'aurais voulu rester là, étirer à l'infini ces instants, à observer en silence, toutes ces silhouettes aux nuances impalpables, comme des reflets d'âme. Les géants étaient rangés sur le fond de la scène, pleins de mystère et de majesté. L'un d'entre eux pointait vers le ciel comme un doigt qui vous fait la leçon.



L'autre avait l'air d'un grand mutilé avec sa tête qui semblait avoir été fendue par un grand coup de glaive. Je me suis mis à parler tout seul. Il paraît que c'est le propre du solitaire. Nulle angoisse dans cette solitude, mais une grande paix, comme une exquise douceur.

Il régnait là-haut cette qualité de silence que j'ai toujours aimée. Ombres longues des arbres. Crêtes endormies. Sérénité. Plaisir de regarder tout cela en buvant un thé chaud. Devant moi, par-delà la crête de l'*Oberdörferberg* et de la *Hasenmatt*, il y avait le ciel et dans le lointain, les sommets enneigés dont j'ai dégusté le bleu pâle. Le soleil caressait les sommets semblables à une cohorte de guerriers portants heaumes, armure et bouclier. Comme à chaque fois, j'ai été saisi d'un grand recueillement. Je n'ai pu détacher mes yeux de cette féerie. Extension de l'espace. Tel un pèlerin contemplateur, je ne perdais rien du vaste panorama. Je suis resté un moment, planté sur place.



Mais il m'a fallu reprendre le chemin. Je suis redescendu jusqu'au *Pré sur Côte*. J'ai quitté la route et j'ai traversé les prés. Par endroits, le terrain avait été "labouré", semble-t-il par les sangliers. Là, j'ai quitté le sentier balisé, pour prendre à droite le long des falaises. J'ai longé les murettes qui bordaient les prés. Je me suis avancé jusqu'au bord du plateau. Sous mes pieds, il y avait un cirque grandiose, évidé, suspendu dans le vide, un paysage de falaises vertigineuses. J'étais au-dessus de la *Combe des Geais* où j'avais passé dans la matinée et dont j'apercevais l'abri forestier tout en bas. Je fus stupéfait par la

beauté du site à la paisible beauté. J'ai jeté autour de moi un long regard circulaire.

J'avais devant moi, quelque chose de féroce minéral, une sorte de torpeur géologique où sommeillaient de grands événements cosmiques, un univers où le temps se compte en millénaires, face auxquels je me suis senti tout petit. Il me suffisait de regarder ces colosses de pierre qui donnaient l'illusion de monstres endormis prêts à s'ébranler, pour me dire que les hommes, eux, ne s'agitent que dans le provisoire. Des arbustes se jouaient d'un équilibre précaire et saillaient à la verticale de failles béantes. Bien que n'étant pas un disciple de Nemrod, j'ai eu des réflexes de chasseur: l'attente, le silence, le guet.

Je suis remonté en direction du *Raimeux de Belprahon* en passant à côté d'un chalet de chasse qui dormait dans le soleil d'hiver. C'était le même chemin que j'avais emprunté avec mon fils, il y a quelques années, et, à cette pensée, quelque chose en moi se déchira: ce fut comme s'il avait été là, marchant à mes côtés.

Devant la ferme des *Gressins Dessus*, deux chiens jouaient ensemble. Je m'en suis amusé. Curieusement, je n'ai jamais eu de problème avec les chiens. Peut-être parce que j'en possédais un moi-même pendant treize ans, et que j'ai souvent gardé les chiens des autres. Un peu plus bas, j'ai croisé des promeneurs qui cherchaient une auberge. Je leur ai indiqué l'auberge du *Raimeux de Belprahon* toute proche.

Je suis descendu par une charrière très pentue. Le martèlement de mes bâtons de marche sur le sol dur a fini par m'agacer. Je les ai repliés et les ai fixés sur mon sac à dos. Parvenu au stade de *Belprahon*, j'ai pris un chemin non balisé que je connaissais et qui montait à gauche en direction de *Grandval*. Après avoir traversé le sous-bois, j'ai débouché dans les *Pâturages du Droit*. Les prés s'échelonnaient en gradins. Des pins en bataillons clairsemés recouvraient les croupes.



Il ne me restait plus qu'à redescendre jusqu'à la gare et de là à regagner mon point de départ. L'après-midi s'amenuisait. La lumière de fin d'après-midi était très belle à contre-jour. Le clocher de la petite église égratignait toujours le bleu du ciel. Je me suis enfilé entre les premières maisons du village. Des habitants qui se hâtaient, m'ont regardé passer avec étonnement.

Revenu au point de départ, je me suis assis sur le banc qui se trouve le long du muret de l'église, et j'ai bu tranquillement une dernière tasse de thé avant de reprendre la route. Une dame qui promenait son petit chien, s'est approchée de moi et m'a salué. Elle a engagé la conversation, ce qui n'était pas pour me déplaire. Elle m'a dit qu'elle était de *Crémines*. Voyant mon sac à dos, elle m'a demandé où j'avais été. Je lui ai brièvement décrit mon parcours, gestes à l'appui, en me tournant vers le *Raimeux*. Elle m'a demandé s'il avait fait beau "là-haut". Je lui ai répondu avec un brin de malice: "Il fait toujours beau quelque part". Puis elle a pris congé de moi et a repris le cours de sa promenade, accompagnée de son fidèle compagnon à quatre pattes.

Je suis rentré chez moi avec l'idée de revenir, comme si je devais rester lié à cette région, loin des endroits à voir où tout le monde s'agglutine. Je suis arrivé chez moi alors que le brouillard froid gagnait à nouveau toute la plaine. J'ai retrouvé le refuge clos de ma maison éclairé par la cheminée. Les flammes murmuraient leur vague présence dans la cheminée.



C'était touchant, la manière dont ma femme avait décoré la maison pour Noël. La nuit est tombée très vite. Après le dîner, j'ai envoyé un message à mon ami *René* de *Crémines* pour lui donner de mes nouvelles et j'ai publié une photo sur ma page *Facebook* pour dire à mes lecteurs que j'avais passé une superbe journée sur les pentes du *Raimeux*. Puis, je me suis mis à écrire sous la lampe des soirs d'hiver, dans un délicieux silence, loin du ronron cathodique. Sensation des heures qui s'étirent, gonflées de nostalgie. Il y a des lieux qui m'inspirent.

Loin de cette caricature du retraité sémillant toujours en voyage, aucune perspective de voyage ne peut me donner le plaisir que j'éprouve à chaque balade dans cette région et à la raconter. Ce récit est le onzième (déjà!) publié dans le bulletin de la *Confrérie St Hubert du Grand-Val*. Les lecteurs assidus qui ont pris le soin d'en conserver les différentes parutions, y trouveront la trace de mes pérégrinations successives dans la région, au fil des ans et des saisons.

Tous mes articles sont l'occasion de fixer, de photographier avec des mots, des moments vécus, pour arrêter le temps, et de les garder au fond de moi, dans mon jardin intime, jardin d'aquarelles, jardin de mots. Peut-être qu'un jour, un éditeur voudra faire pousser ce jardin de mots. Autrefois, j'aimais courir par monts et par vaux à m'en brûler la poitrine. Aujourd'hui, j'écris pour l'infini plaisir de saupoudrer mes pages blanches de mots qui savent attendre. J'ai hâte de repartir.

Les magnifiques textes et photographies de Daniel Moerlen sont également disponibles sur sa page *Facebook*: "**Sous les pas les mots**"